

529

JOURNAL DES SAVANTS.

AOÛT 1884.

LE BHĀGAVATA-PURĀNA, ou Histoire poétique de Kṛichṇa, traduit et publié par M. Eugène Burnouf, tome IV par M. Hauvette-Besnault. Imprimerie nationale 1884, 1^{re} partie du livre X, in-4°, VII, 232-248 pages.

PREMIER ARTICLE.

Avant d'étudier le Bhāgavata-Pourāna dans le IV^e volume, qui est dû à M. Hauvette-Besnault, nous avons à parler de la Collection orientale, dont la publication vient d'être si heureusement reprise après une longue interruption. L'idée première de cette collection remonte à plus de 70 ans; et elle se trouve en germe dans le décret impérial du 22 mars 1813. A cette époque, on ne songe à éditer des ouvrages orientaux, aux frais de l'État, qu'en vue d'instruire quelques élèves entretenus près de l'Imprimerie impériale, et de les former à « la manipulation typographique des caractères orientaux ». C'est le ministre de l'intérieur qui est chargé de désigner les ouvrages; c'est le grand-juge, ministre de la justice, qui en ordonne l'impression (article 8). Ce décret de 1813 ne reçoit point d'exécution, au milieu des événements qui renversent l'empire napoléonien et qui accablent le pays. Ce n'est qu'en 1824 et en 1825 que, sur le rapport de M. le garde des sceaux, de Peyronnet, on semble revenir à ce projet, en l'élargissant. Toutefois c'est encore uniquement des élèves typographes que l'on s'occupe dans un premier arrêté du 8 septembre 1825. Il est vrai que, dans un arrêté du 10 de ce même mois, « on adopte un plan d'éditions qui devront former collection, à l'exemple

des grands recueils qui avaient été exécutés jadis par l'Imprimerie royale». Pour décider du choix des ouvrages, qu'on doit tirer des manuscrits inédits de la Bibliothèque du roi, on institue une commission de quatre membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Malgré ces excellentes intentions, et en dépit de ces mesures très pratiques, la Restauration ne réussit pas plus que l'Empire; et rien encore ne put être publié. Ce ne fut qu'en 1832 que M. Lebrun, directeur de l'Imprimerie royale, put réorganiser la commission, qui, composée des juges les plus compétents, proposa l'impression de cinq ouvrages : l'histoire des Mongols de Perse, de Raschid el Din; le Bhâgavata-Pourâna; le Shah-nameh de Firdousi; les Proverbes de Meidani; et le Code géorgien du roi Wagktang V. On abandonna bientôt la publication de ces deux derniers ouvrages; mais, en 1836, 1838, 1840 et dans les années suivantes, les trois autres commencèrent à paraître. Suspendue de nouveau en 1848, la publication fut continuée par un arrêté du 25 mai 1852; mais la mort frappait successivement Eugène Burnouf, Étienne Quatremère, Jules Mohl; et aucun d'eux ne pouvait compléter son œuvre savante et laborieuse. Aujourd'hui le Shah-nameh seul est terminé, grâce à M. Barbier de Meynard, qui a pu finir la traduction du septième et dernier volume (1878), que Mohl avait dû laisser incomplet, et dans lequel M. Barbier de Meynard a fait, en outre, une table alphabétique pour le poème entier. Quant à l'histoire des Mongols, elle ne se compose jusqu'à présent que d'un premier volume, qui renferme le règne d'Houlagou-Khan, mort en 1265, l'an 663 de l'Hégire. Enfin, M. Eugène Burnouf n'avait pas pu pousser le Bhâgavata-Pourâna plus loin que le troisième volume; et c'est M. Hauvette-Besnault, qui, sur la désignation de M. Adolphe Régnier, a bien voulu se charger de poursuivre ce travail difficile, qui, entre ses mains, atteindra bientôt son terme.

Tel était encore tout récemment l'état de la Collection orientale, quand un arrêté du 30 mai de cette année a nommé une nouvelle commission, et a réorganisé toute l'entreprise sur d'autres bases que par le passé. On veut réduire de beaucoup les dépenses; et désormais les ouvrages qui entreront dans la collection pourront être mis à des prix accessibles pour le monde savant. Nous ne doutons pas que cette réforme ne porte bientôt les meilleurs fruits. On terminera le Bhâgavata-Pourâna dans les conditions où ont paru les trois premiers volumes. Nous félicitons l'administration de ces changements depuis longtemps réclamés¹. Il n'est

¹ M. Doniol, directeur de l'Imprimerie nationale, vient de faire paraître un recueil d'où nous avons tiré la plupart

des détails qu'on trouve ici. Ce recueil est intitulé: « La typographie orientale et la publication de la Collection orientale,

bon pour personne que de telles œuvres, une fois commencées, restent interrompues, par cela seul qu'on ne les a pas conçues avec la prudence nécessaire; c'est bien assez des cas de force majeure, qui sont inévitables; il ne faut pas ajouter aux chances ordinaires de la vie et des choses une imprévoyance de nature à compromettre des desseins qui, par eux-mêmes, sont d'une incontestable valeur, et qui peuvent être une gloire pour le pays.

C'est à ce titre que nous accueillons ce quatrième volume du Bhāgavata-Purāṇa comme un favorable augure; tous ceux qui s'intéressent aux progrès des études orientales doivent savoir gré au continuateur d'Eugène Burnouf d'avoir assumé cette tâche. Dans un Avant-propos, qui n'a que le tort, assez rare, d'être trop court, M. Hauvette-Besnault, semble, dans sa modestie, s'excuser de ce courage; il doit se rassurer et s'affermir dans ses résolutions, en songeant au maître qui s'en est remis à lui et en songeant aussi à ce qu'il a déjà fait lui-même.

On s'est étonné souvent, et peut-être s'étonnera-t-on plus d'une fois encore, du choix du Bhāgavata-Purāṇa, dont la lecture est loin de compenser toute la peine que la traduction a dû coûter. Eugène Burnouf s'en est expliqué personnellement; et, pour prévenir sans doute des critiques assez spécieuses, il a exposé les motifs qui l'avaient déterminé à s'occuper de ce Purāṇa, au lieu de monuments bien plus importants¹. Pourquoi n'a-t-il pas pris le Ṛig-Véda, le Mahābhārata, le Rāmāyana, un Brahmaṇa, ou une Oupanishad? Ses raisons ont été à la fois très fortes et très honorables. A l'époque où il commençait ce labeur, Frédéric Rosen venait de publier d'une manière magistrale le premier Ashtaka du Ṛig-Véda; et il promettait le reste, sans que rien fit prévoir la mort prématurée qui l'attendait. Schlégel annonçait le Rāmāyana; Bopp projetait de donner tout le Mahābhārata, dont il avait déjà fait connaître quelques épisodes; Poley s'occupait des Oupanishads. Eugène Burnouf se fit scrupule

Imprimerie nationale, 1884.» Il contient tous les documents depuis le décret impérial du 22 mars 1813, jusqu'à l'arrêté du 30 mai 1884. La commission actuelle se compose, sous la présidence de M. le directeur de l'Imprimerie nationale, de MM. Renan, Pavet de Courteilles, Bréal, Barbier de Meynard, Oppert, Senart, Maspero, Foucaux, Bergaigne, Zoltenberg, Adolphe Regnier et Guyard. La Commission décide de l'impression des ouvrages, sur le rapport

d'un de ses membres. Pour qu'on se fasse une idée des dépenses de l'ancienne collection, il suffit de dire qu'il y a tel volume qui a coûté 70,931 fr. 25 cent., et qu'en général la moyenne a été de 49,275 francs par volume.

¹ Voir le premier volume du *Bhāgavata-Purāṇa*, préface, pp. 110, 142, et la notice sur les travaux de M. Eugène Burnouf, p. 20 de la 2^e édition de l'Introduction à l'histoire du Bouddhisme indien.

pule d'empiéter sur le domaine d'autrui; et voilà comment il adopta le Bhâgavata-Pourâna, à défaut de mieux. Avec le Vichnou, c'était le Pourâna le plus répandu dans l'Inde; il y a été imité sous une foule de formes; il y est lu par tout le monde avec délices et traduit dans les principaux idiomes de la presqu'île. Il avait en outre l'avantage d'être le plus récent des Pourânas, et d'être formé de tous les matériaux antérieurs, dont il est le résumé fidèle. Ces conditions diverses étant données, la préférence s'imposait; et voilà comment Eugène Burnouf dut s'arrêter à un ouvrage qu'il n'aurait pas choisi probablement, s'il avait été tout à fait libre.

Mais qu'est-ce qu'un Pourâna? L'étymologie nous apprend que Pouras, Pourâ, pris comme adverbe, signifie Antérieurement, Auparavant; l'adjectif Pourâna signifie Ancien, Antique. C'est la même racine que dans Poûrva, Antérieur, Premier. Pourâna, appliqué à un ouvrage du genre du Bhâgavata, ne veut pas dire, comme on pourrait le supposer, que cet ouvrage soit ancien; il exprime seulement l'ancienneté des choses qui y sont rapportées; car, si les Pourânas paraissent être une des compositions les plus récentes du génie hindou, ils ont la prétention de conserver les traditions les plus reculées et de discuter les questions les plus profondes. Ils sont beaucoup de mythologie légendaire, avec un peu de métaphysique et de cosmogonie, en un style poétique et diffus, dans les mètres les plus variés, cachant les conceptions les plus obscures et les plus subtiles. Ces monuments sont au nombre de dix-huit, si toutefois quelques-uns ne doivent pas être exclus de cette classification comme traitant de sujets étrangers aux Pourânas; on les possède tous aujourd'hui, et ils se trouvent en manuscrit dans la plupart des grandes bibliothèques de l'Europe. Quelques-uns d'entre eux citent plus ou moins exactement les listes de ces dix-huit ouvrages, avec le nombre des stances pour chacun; et l'on peut voir de ces nomenclatures dans le Dévibhâgavata, dans le Bhâgavata lui-même (Livre XII, ch. VII et ch. XIII), dans le Matsya, dans l'Agneya¹. L'étendue de chaque Pourâna est très différente, depuis le Vâyaviya, qui n'a que six cents stances, jusqu'au Pâdma, qui en a cinquante-cinq mille, et jusqu'au Skânda, qui en compte quatre-vingt-un mille. Le Bhâgavata-Pourâna, quand il sera imprimé, en aura au moins trente mille. La totalité des stances dans les dix-huit Pourânas réunis se monte à quatre cent dix-sept mille, et ne s'abaisse jamais, selon d'autres supputations, au-dessous de trois cent quatre-vingt dix mille, ou

¹ Eugène Burnouf, *Bhâgavata-Pourâna*, tome I, pp. 186 et suiv., et Wilson, *Vichnou-Pourâna*, tome I, pp. 23 et

suiv., donnent les listes des pourânas d'après les auteurs hindous, qui ne s'accordent pas toujours entre eux.

de trois cent trente-cinq mille, abrégé, dit-on, de cent millions de stances que contenaient les Pourāṇas primitifs. Le minimum le plus réduit est encore bien respectable. Ces listes qu'on pourrait, à première vue, considérer comme inexactes et exagérées, ont été vérifiées par Eugène Burnouf et par Wilson. On peut donc admettre, pour les dix-huit Pourāṇas actuels, un ensemble de quatre cent mille stances environ; total qui, dans l'Inde, est devenu classique, ainsi que le dit Eugène Burnouf; et, comme chaque stance est de deux ślokas, équivalant à quatre de nos vers, on a pu affirmer que la masse entière s'élève à seize cent mille vers. Ce chiffre semblerait incroyable, si les manuscrits n'étaient pas là, sous nos yeux, pour attester qu'à quelques différences près ce nombre vraiment monstrueux doit être accepté. Il est vrai que l'Inde nous a habitués à ces étonnements, puisque le Mahābhārata, la grande épopée, a deux cent mille vers, imprimés déjà plusieurs fois, et que le Bouddhisme, jaloux de la prolixité brahmanique, a des ouvrages canoniques, comme l'Abhidharma, qui ne sont guère moins développés. Le Rāmāyana, édité et traduit admirablement par M. Gorresio, notre confrère à l'Institut, a 70,000 vers, y compris l'Outtara Kāṇḍa. Il ne faut donc pas être trop surpris que les Pourāṇas, avec les prétentions qu'ils affichent, aient cru devoir se donner ces dimensions fabuleuses. De telles avalanches de poésie et de légendes peuvent épouvanter des lecteurs européens; mais ces œuvres, ou plutôt ces élucubrations, charment les lecteurs auxquels elles s'adressent, et c'est là une excuse péremptoire pour les auteurs qui sont capables de les écrire; d'ailleurs, ces auteurs ne paraissent pas en être plus fatigués que ceux qui les lisent, avec une dévotion égale à la leur pour Viçṇou et pour Śiva.

Quant à savoir à quelle époque les Pourāṇas ont été rédigés et par qui, c'est là une de ces questions auxquelles l'Inde ne saurait répondre. Il n'y a pas plus de chronologie authentique pour cette partie de la littérature sanscrite que pour toutes les autres; et, comme on ne sait rien de précis sur l'époque des Védas eux-mêmes, il faut se résigner à n'en pas savoir davantage pour des livres qui n'ont pas le prestige de cette sainteté, bien que parfois les sectes religieuses des temps modernes aient eu la velléité sacrilège de faire des Pourāṇas un cinquième Vēda.

Mais, si l'on ne peut pas fixer une date, il est du moins certain que les Pourāṇas sont la moins ancienne des grandes productions brahmaniques, et qu'ils ont été rédigés du huitième siècle de notre ère au quatorzième. Vopadēva, grammairien auquel on attribue la compilation du Bhāgavata-Pourāṇa, est du treizième siècle, selon toute apparence. Colebrooke, Wilson, Burnouf, sont de cet avis, et il n'est guère permis de

contredire de telles autorités, surtout quand il s'agit d'aussi larges limites. Plusieurs siècles de plus ou de moins ne comptent point dans cet océan sans rivages. Mais, à considérer les idées qui se déroulent dans les Pourânas, la langue dans laquelle ils sont écrits, leur versification très artificielle, les raffinements de superstition qui les distinguent, on est porté à croire, avec quelque vraisemblance, que ce sont les derniers nés de cet enfantement fécond qui débute par les Védas, qui passe par les Brahmânas, les Oupanishads, les Soûtras philosophiques des Darçanas, et qui descend au Mahâbhârata, au Râmâyana, aux codes de Manou et de Yadjnavalkya, aux drames de Kalidâsa, avant d'arriver aux recueils pourâniques. Ces périodes encore bien indéterminées de la littérature hindoue sont à peu près les seules qu'on puisse tracer et admettre, quelque vagues qu'elles soient, pour les temps où elles se sont succédé, et pour les auteurs qui les ont marquées de leur empreinte. On se flatte de connaître les Richis qui ont composé les hymnes du Rig-Véda, et l'on peut s'en tenir aux noms que désignent les Anoukramanis; mais, pour les œuvres qui ont suivi, on ignore à peu près tout, et il est bien improbable que cette ignorance, jusqu'à présent invincible, soit jamais dissipée par notre légitime curiosité.

Cet amas colossal des Pourânas n'est pas même suffisant pour rassasier les lecteurs indigènes et lasser la verve des poètes ou d'infatigables versificateurs. A côté des Pourânas au nombre de dix-huit, il y a encore dix-huit Oupapourânas, ou, dans notre langage, Sous-Pourânas, traitant des mêmes sujets, avec les mêmes mètres, les mêmes longueurs interminables, et, par conséquent, avec les mêmes obscurités et les mêmes fables, aussi peu intelligibles les unes que les autres. Les Oupapourânas sont moins connus, quoique plus modernes; et il paraît qu'il est difficile de se les procurer; mais leur existence n'est pas douteuse, et Wilson et Eugène Burnouf en ont donné les listes, comme pour les Pourânas supérieurs¹, d'après les auteurs hindous.

Jusqu'à présent il n'y a que deux Pourânas de publiés : le Vichnou-Pourâna de M. Wilson sans le texte sanscrit, et le Bhâgavata d'Eugène Burnouf avec le texte; sur ces deux échantillons, on peut juger de tout le cycle pourânique. Le Vichnou-Pourâna, dans la traduction seule et avec les notes, remplit cinq volumes in-8° (1840-1864). Suivant les catalogues indigènes, il devrait compter vingt-trois mille stances; mais il est très loin de les avoir dans le manuscrit que M. Wilson a dû suivre.

¹ Wilson. Préface à la traduction du *Vichnou-Pourâna*, p. LXXXVII et suiv.; Eugène Burnouf, 1^{er} volume du *Bhâgavata-Parâna*, p. LXXXIX en note.

Tout près de ces deux Pourāṇas, on pourrait ranger le Harivansa de M. Langlois, qui présente absolument le caractère d'un Pourāṇa, et qui a paru en 1834, par les soins du Comité des traductions orientales de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, plusieurs années avant le Viçṇou et le Bhāgavata. Dans ces trois ouvrages, il est question de la même divinité sous les noms différents de Hari, de Viçṇou et de Kriçṇa. MM. Théodore Pavie et Garcin de Tassy ont déjà fait ce rapprochement¹, qui revient à dire que le Harivansa, le Viçṇou et le Bhāgavata sont des livres chers à la secte du Viçṇouvisme.

Cette passion des brahmanes pour les Pourāṇas explique l'attention toute particulière qu'y a consacrée l'exégèse hindoue. Les savants grammairiens et les Pandits des derniers siècles ont arrêté les règles que doit remplir tout Pourāṇa véritable, pour n'être pas confondu avec des œuvres qui ne méritent pas ce beau nom. Les sujets que doit essentiellement traiter un Pourāṇa sont au nombre de cinq (Pantchalakṣaṇam) : d'abord la création du monde ou l'origine des choses; la destruction de l'univers; les généalogies des dieux; le règne des Manous ou Manvataras; et, en cinquième lieu, l'histoire des familles. Ces questions, portées parfois jusqu'à dix, sont celles qu'a prescrites Sāyaṇa, le fameux commentateur du Rīg-Vēda au xiv^e siècle de notre ère; ce sont également les expositions successives qu'exige déjà l'Amarakoṣha, qui semble bien être de trois ou quatre cents ans antérieur à Sāyaṇa². L'ordre de ces cinq sujets est arbitraire; et les auteurs peuvent le modifier à leur gré; mais il faut qu'ils se prononcent nécessairement sur ces cinq points, sous peine de ne point faire un Pourāṇa réel.

Il n'est pas besoin d'une bien longue réflexion pour voir toutes les difficultés d'une tentative de ce genre. L'origine du monde et sa destruction probable d'après les révolutions qu'il a déjà subies, ce sont là des questions de tous les temps, qui tourmentent aujourd'hui l'esprit humain, tout éclairé qu'il est, comme elles le tourmentaient aux temps primitifs et ignorants du brahmanisme, et comme elles tourmenteront éternellement notre raison. Les généalogies des dieux et les avatars des Manous ne sont guère plus faciles à raconter avec quelque vraisemblance, et c'est là peut-être le domaine où les imaginations indiennes se sont donné la plus vaste et la plus extravagante carrière. L'histoire des familles

¹ Théodore Pavie, *Kriçṇa et sa doctrine*, *Bhāgavat Dasam Askand*, p. VIII; et Garcin de Tassy, *Histoire de la littérature hindoue et hindoustanie*, tome II,

pp. 224 et suiv. — ² M. Albrecht Weber, *Littérature sanscrite*, trad. franç., p. 350.

pourrait offrir des chances plus sérieuses d'exactitude, si l'histoire proprement dite n'était chose absolument inconnue au génie de l'Inde. Ce n'est pas que les révolutions politiques aient manqué à cette contrée plus qu'à toute autre; mais on n'y a pas mieux observé les faits humains que les phénomènes de la nature, et la science historique a fait défaut comme toutes les autres sciences. Depuis l'invasion des Aryas dans le Nord de la Péninsule, deux ou trois mille ans avant notre ère, depuis l'invasion des Grecs, des Scythes et des Arabes, jusqu'à la conquête mongole et même jusqu'à la domination civilisatrice de l'Angleterre, les révolutions, dont la vie des peuples offre le constant et mobile tableau, se sont multipliées dans la presqu'île ainsi que partout ailleurs; mais il ne s'est trouvé personne pour en recueillir et en fixer le souvenir; et l'on a pris ce silence pour l'immobilité. Il n'y a cependant ici qu'à appliquer l'heureuse pensée du poète, et à se dire que, si l'Asie nous paraît immobile, c'est seulement « Caret quia vate sacro ». L'histoire, telle que nous l'entendons, à l'imitation de ses grands interprètes dans l'antiquité et dans les temps modernes, est trop virile, à ce qu'il semble, pour l'esprit asiatique; l'Inde n'a pas fait exception à cette loi commune et elle a subi l'impuissance de la partie du globe où elle est située.

Il n'y a donc pas à blâmer beaucoup les auteurs des Pourânas d'avoir échoué dans une entreprise impossible, ou du moins par trop ardue pour ceux qui l'abordaient sans assez s'en rendre compte. À leur égard, il nous faut avoir beaucoup d'indulgence; et, pour les écouter patiemment, nous aurons bien souvent à faire taire notre bon sens et notre goût. En analysant le quatrième volume du Bhâgavata-Pourâna, nous verrons une fois de plus quelle forte dose de résignation nous est imposée. Mais, pour bien comprendre le dixième livre que nous donne aujourd'hui M. Hauvette-Besnault, il faut se rappeler ce que renferment les neuf livres précédents, qui ne font guère que préparer celui-ci¹, où se montre enfin clairement le sujet spécial du Bhâgavata.

On sait que la forme des dix-huit Pourânas est généralement la même; c'est un dialogue dans lequel un barde, Soûta, raconte aux solitaires de la forêt de Naimisha l'histoire d'un Dieu telle que la tradition la lui a transmise. Les solitaires écoutent le récit avec une pieuse attention, et ils adressent au barde des questions, auxquelles il s'empresse de répondre par les plus complets détails, afin de montrer la puissance et les gran-

¹ Eugène Burnouf, I^{er} volume du *Bhâgavata-Purâna*, p. clvii, ne fait commencer l'histoire de Kṛiçna qu'avec

le chapitre VIII du III^e livre; nous croyons que le véritable début est plutôt celui que nous indiquons.

deurs de la déité qu'il célèbre, et dont il recommande l'adoration à ceux qui veulent faire leur salut éternel. C'est là aussi le cadre du Bhâgavata-Pourâna, qui, sous ce rapport, est semblable à tous les autres. Kṛichna, ou Bhâgavat, a revêtu huit incarnations selon les uns, vingt-deux incarnations selon les autres; le barde se charge de les raconter, d'après ce qu'il a jadis entendu lui-même; car ce n'est pas Soûta qui est l'auteur du poème; c'est Vyâsa, fils de Satyavati; et c'est Çouka, le fils de Vyâsa, qui a répété l'œuvre de son père au roi Parikchit, petit-fils d'Ardjouna, le fameux héros du Mahâbhârata. Le roi Parikchit, sur le point de mourir, veut accomplir ses devoirs religieux, et Çouka lui offre, comme le plus efficace des viatiques, la lecture du Bhâgavata, que le barde Soûta entend, pendant qu'on le récite au roi moribond.

Voilà le contenu du premier livre et de ses dix-neuf chapitres. C'est le résumé de tout le poème; mais ce n'en est pas encore l'introduction tout entière. Cette introduction se poursuit dans tout le second livre, au milieu de digressions nombreuses, qui obscurcissent et retardent la pensée principale. Les épisodes se succèdent non moins confus dans le troisième livre, où, après ces interminables préambules, l'auteur en arrive à un des sujets qui doivent constituer un Pourâna, c'est-à-dire à la création du monde et à l'origine des choses. Ce qu'est la solution d'un tel problème dans le Bhâgavata, on se le figurerait difficilement, tant cette solution est surprenante et même puérile. L'être infini, en d'autres termes Bhâgavat, donne naissance à Brahmâ, en lui laissant voir la partie la plus secrète de son cœur. Brahmâ, reconnaissant, chante un hymne à Bhâgavat, qui lui transmet le pouvoir de créer. Brahmâ s'empresse d'user de cette puissance pour enfanter les Ṛichis et le Manou Svâyambhouva. Ce Manou, en s'unissant à Çatarôûpâ (les cent formes) produit à son tour tous les êtres de ce monde; et, comme ces êtres doivent avoir une habitation où ils puissent vivre, Manou prie son père, Brahmâ, de retirer la terre de l'abîme des eaux, où elle est plongée. Pendant que Brahmâ, fort embarrassé de la demande de son fils, cherche les moyens de le satisfaire, apparaît un sanglier, qui est une des incarnations de Vichnou, lequel se confond avec Kṛichna. Le sanglier tue Hiranyâksha, le chef des Daityas, ou divinités malfaisantes; et, après cet exploit, il s'éclipse, sans qu'il soit fait ultérieurement aucune mention de lui. Brahmâ cependant s'acquitte de son office de créateur; et un de ses enfants est Kapila, l'auteur de la philosophie Sânkhya, dont le Bhâgavata s'approprie les théories principales, sur la nature, sur la libération, et sur le Yoga, ou union avec Dieu.

Les cinq livres suivants, du quatrième au huitième compris, sont con-

sacrés à la question des Manvataras, ou incarnations des Manous, fils de Brahmâ. Parmi leurs descendants, se distinguent Dhrouva, Vêna et Prithou. Ce Prithou est célèbre dans les antiques traditions de l'Inde pour avoir été le premier roi de la terre, qu'il contraignit à donner aux hommes tous les trésors qu'elle recérait. La terre est représentée sous l'allégorie d'une vache dont le roi sait traire les mamelles, donnant cet utile exemple aux hommes, qui ne tardent pas à l'imiter. Parmi les fils de Manou Svâyambhouva, le Bhâgavata loue particulièrement Priyavata, qui partagea la terre en sept continents ou Dvîpas; de cette division imaginaire, dont les sept parties concentriques les unes aux autres sont entourées d'eau, l'auteur passe à une cosmologie non moins fantastique. Il y décrit la marche du soleil, la sphère céleste, qui a la forme d'une grande tortue, l'abîme et les enfers, où les hommes coupables sont punis de leurs crimes, et il enseigne le moyen infaillible d'échapper au châtement par la dévotion.

Après bien d'autres détours où s'égare sans cesse le récit, l'auteur revient à l'énumération des Manous de l'époque actuelle; et il s'arrête longuement au sixième Manou, sous le règne duquel se livra le fameux combat des Dieux ou Dévas, et des Asouras ou mauvais génies. Les Dévas veulent boire le lait de la mer, qu'ils ont barattée, pour devenir immortels; mais les Asouras ont empoisonné l'océan. Vichnou, qui est le protecteur des Dévas, vient fort à propos leur distribuer l'ambrosie, qui leur assure l'immortalité qu'ils cherchent. C'est le septième des Manous qui règne aujourd'hui sur le monde; et le huitième sera le premier des Manous de l'avenir. Quand il y aura eu quatorze Manous, le kalpa de la création présente, qui embrasse mille yougas ou âges divins, sera fini; et le monde sera détruit, pour se reproduire sous une forme analogue à la première.

Ici se placent deux nouvelles incarnations de Vichnou, l'une sous la figure d'un brahmane nain, qui met à mort le puissant Bali, chef des Asouras, que d'imprudents brahmanes de la race de Bhrîgou avaient rappelé à la vie; l'autre, qui est beaucoup plus célèbre, est l'incarnation sous la figure d'un poisson. Avec quelques variantes, cette incarnation de Vichnou se trouve dans le Mahâbhârata¹, d'où le Bhâgavata l'a évidemment extraite, pour en faire honneur au dieu objet de son culte. La légende du poisson a tellement ravi l'esprit hindou qu'il y a consacré un Pourâna tout entier, le Matsya, dont M. Wilson a donné une analyse². Voici la version du Bhâgavata. Le bienheureux Hari, qui n'est autre que

¹ *Mahâbhârata*, *Vanaparvan*, stance 12.746. — ² Wilson, préface du *Vichnou-Pourâna*, p. lxxx.

Bhāgavat lui-même, s'est transformé en un petit poisson de l'espèce nommée Çaphari. Le roi Satyavrata, destiné à devenir un Manou, saisit, en se baignant, ce petit poisson dans sa main; il l'emporte dans un vase pour le conserver avec piété; mais le poisson, qui grossit à vue d'œil, se plaint d'être trop resserré, et il faut successivement le mettre dans une jarre, dans un étang, dans un lac, enfin dans l'océan, tant il est devenu gros. Le poisson, touché de cette complaisance, avertit le roi que, dans sept jours, les trois mondes, terre, atmosphère et ciel, seront submergés par l'Océan de la destruction; mais le bon poisson enverra au roi un grand vaisseau, sur lequel il montera avec les sept Richis et en y réunissant la collection de tous les êtres, y compris les plantes et leurs semences. En sûreté sur ce grand navire, le roi parcourra sans crainte l'océan, immense et ténébreux. Le poisson, attaché au vaisseau par le grand serpent Vāsouki, en forme de câble roulé autour de sa corne, le guidera au milieu des tempêtes, tout le temps que durera le sommeil de Brahmā ou l'inondation. En effet l'océan sort de ses rives, couvrant la totalité de la terre, et s'accroissant des pluies que les nuages versent sans interruption. Le roi voit le vaisseau, qui s'approche; il y monte, comme il lui a été prescrit, avec tout son cortège de plantes et d'animaux; et, pendant sa miraculeuse navigation, il reçoit, du poisson divin, des enseignements dont il profite, « sur la doctrine indubitable de l'Esprit, qui est l'éternel Brahmā ». Une fois que le cataclysme a cessé, le roi Satyavrata redescend à terre, pour y devenir, par la faveur de Viçnou, le manou Vaivasvata, le chef du présent Kalpa¹.

A la suite de ce bizarre récit, l'auteur énumère la descendance de Satyavrata; et, à cette occasion, il traite un des sujets essentiels de tout Pourāna, c'est-à-dire la généalogie des familles solaires et lunaires. Il en cite une à une jusqu'à vingt-quatre avec leurs descendants innombrables, avant d'arriver à la famille des Yadous, dans laquelle doit naître Kṛichṇa, le héros du Bhāgavata-Pourāna².

On ne peut méconnaître dans l'incarnation en poisson une imitation certaine, quoique assez grossière, du déluge biblique, et le navire monté par Satyavrata ressemble trait pour trait à l'arche de Noé. Nous reviendrons plus loin sur cette question très curieuse³, quand, à propos de la naissance de Kṛichṇa, nous aurons à toucher une autre ressemblance avec les récits évangéliques. Pour le moment, nous voici parvenus, après

¹ Eugène Burnouf, *Bhāgavata-Purāna*, livre VIII, ch. xxiv, stances 9 et suiv.

² *Ibid.*, livre IX, ch. 23-24.

³ Eugène Burnouf, *Bhāgavata-Purāna*, t. III, préface, p. XXIII et suiv., où cette question est discutée.

tant de péripéties et de divagations, au dixième livre qu'a traduit M. Hauvette-Besnault, et qui, selon nous, inaugure le vrai sujet du Bhāgavata-Pourāna, dont nous n'avons vu encore que les préludes.

BARTHÉLEMY-SAINT HILAIRE.

(La suite à un prochain cahier.)

6 *ÉTUDE lexicographique et grammaticale sur la latinité de saint Jérôme, par Henri Gælzer.*

Quand on veut savoir par quelles causes et de quelle manière s'est formée la langue qu'ont parlée les Pères de l'Église, ou ce qu'on appelle quelquefois le latin ecclésiastique, il est fort utile de partir de l'étude des œuvres de saint Jérôme. On peut soupçonner que les autres Pères, dans les altérations qu'ils font subir au langage, se laissent souvent entraîner à reproduire les tournures et les expressions de leur pays, ou qu'ils suivent les caprices de leur génie particulier. Écrivant loin de Rome, dans un temps où les nations qu'elle avait soumises reprenaient peu à peu possession d'elles-mêmes, il est naturel qu'ils aient échappé à cette domination que la capitale de l'Empire avait si longtemps exercée sur la langue comme sur le reste, et, pour peu qu'ils soient d'un esprit vif et prompt, d'un caractère indépendant, on comprend qu'ils se livrent au plaisir de se soustraire aux règles anciennes et de n'écrire qu'à leur fantaisie. Il n'en a jamais été ainsi de saint Jérôme. Il était Dalmate de naissance, mais la Dalmatie ne paraît pas avoir exercé sur lui d'influence sérieuse. Si j'ose ainsi parler, les écoles de Rome furent sa véritable patrie. C'est là qu'il s'est formé, et il n'a jamais rappelé sans émotion le souvenir du grammairien Donat, son maître. Jusqu'à la fin il est resté un admirateur zélé de Virgile et de Cicéron, un érudit qui avait la mémoire pleine des grands écrivains de la littérature latine, un classique qui se piquait de bien écrire et qui entrait en fureur quand on l'accusait d'avoir fait un solécisme. Nous ne pouvons donc pas croire qu'il ait mal parlé de parti pris, et qu'il se soit éloigné de l'usage ancien, quand il pouvait faire autrement. M. Gælzer fait remarquer que ses écrits vraiment litté-